

**-Croyance - Loi - Transfert -
Compte rendu
PARIS le 5 Février 1994.**

Jacques NASSIF

Avant-propos:

Je voudrais d'abord vous demander s'il ne serait pas bon que quelques personnes se joignent à moi sous la forme d'un "conseil", puisque je suis "coordonnant" des enseignements dans cette association, pour organiser les prochaines séances. Je peux encore continuer à faire mine d'être le "collectif" à moi tout seul, puisque c'est bien un enseignement qui se dit tel; mais cela ne me plaît pas. Maintenant, grâce à une retranscription, cet enseignement est largement diffusé par le courrier. Mais aussi du fait que ce courrier comporte des textes de plus en plus intéressants, je ne vois pas pourquoi ces réunions ne permettraient pas défaire un va et vient entre l'écrit et la parole, en offrant la possibilité de renvoyer un écho à leur auteur. Ça me paraîtrait tout à fait bien venu. Cela permettrait à des personnes qui ont lancé quelques idées de recueillir des réactions. J'aurais beaucoup souhaité, et c'était même prévu, que certains textes produisent des répliques. J'ai en tout cas explicitement demandé aux personnes du cartel du Centre de venir nous présenter oralement les textes un peu compacts qu'elles ont donnés dans le courrier, histoire qu'ils aient un peu plus de chance de passer et que nous puissions leur poser des questions. Voilà, je souhaiterais à la fin de cette séance que quelques personnes veuillent bien penser à se décider pour constituer avec moi ce qui s'appelle dans nos statuts: un conseil, ce qui permettrait de faire le lien entre le bureau et l'association. Car ce lien sur ce point fait défaut. Encore une fois, je souhaiterais beaucoup être aidé et que le relais soit pris!

Suite de l'enseignement :

Je regrette qu'en raison d'événements institutionnels en Décembre et Janvier, la dernière séance remonte déjà au 6 Novembre 1993. J'avais mis en évidence cette fois-là que la théorie en tant que telle avait un impact sur la façon dont le sujet se comporte par rapport à l'Autre, à l'Autre primordial. Cet Autre par rapport auquel il aura à se situer tout au long de sa vie.

Cette théorie, j'ai essayé de le démontrer deux fois de suite, est, l'instar, des théories sexuelles infantiles, un mixte de savoir vrai et de croyance erronée. Ce savoir portait, par exemple, la dernière fois, sur l'absolue détresse primordiale dont le sujet peut fort bien se souvenir. Et j'ai dû faire aussi remarquer que c'était sur un tel savoir que portait le refoulement. Il est, en effet, extrêmement difficile de supporter cette parole des psaumes : "*inter urinas et fèces nascimur*" que FREUD se plaisait à répéter. Ce qu'évoque ce genre de parole, le sujet le sait d'un savoir difficilement datable, et en même temps il ne veut rien en savoir, bien sûr.

La théorie est faite de ce savoir et d'une croyance, illusoire peut-être, concernant, puisque le savoir porte ici sur la détresse, la toute-puissance de l'Autre secourable. On conçoit qu'il soit facile d'imaginer que cet Autre pourra tout, pourra vous soulager toujours, puisqu'il l'a fait une fois. Bien sûr, on peut imaginer aussi que c'est sur fond d'une croyance de ce type que va se déployer l'opération que FREUD a finalement thématifiée à la fin de sa vie et qu'il a appelée : "démentir", cela, pour traduire : "*Verleugnung*".

Vous voyez que les choses se compliquent un peu par rapport à la théorie freudienne. Il faut associer *Verdrängung* et *Verleugnung* dans un mixte qui sous le nom de "théorie" doit être considéré comme ayant un statut tout aussi objectif que le fantasme. Le sujet humain est un sujet théorisant, et le sujet en analyse ne peut pas se départir de théoriser. Il théorisera d'autant plus qu'il se rapproche de la psychose. On le sait bien, les sujets en psychose sont des sujets théorisants qui cherchent absolument à nous convaincre de thèses, à nous démontrer leur bien-fondé, à nous faire croire qu'ils sont effectivement les tenants de révélations. Il y a le savoir vrai, d'une part, associé, d'autre part, à la croyance inéradicable que tel autre leur a fait ceci ou leur a induit cela; et c'est avec ce mixte de savoir et de croyance qu'ils avancent dans la vie pour produire une théorie qui les soutient en tant que sujets.

La dernière fois, j'avais parlé de ce mixte de savoir et de croyance à propos de "l'intuition de la liberté", et du fait que "le sujet l'aurait, s'il la désirait", comme l'énonce fortement LA BOETTE, constatant ce fameux choix si paradoxal de la servitude, qui est la conséquence d'une obnubilation de cette intuition de la liberté.

Je voudrais aujourd'hui avancer quelques hypothèses pour aller plus loin dans ce sens, concernant, non pas la vie, mais la survie de cet enfant primordial, ce qui implique de voir ce qui se passe lorsqu'un tel enfant meurt. Un enfant ne meurt jamais sans qu'il soit presque impossible d'éviter de croire qu'il a été tué, qu'il s'agit d'un meurtre.

Je vais réfléchir avec vous sur une histoire qui va me servir d'apologue et à propos de laquelle vous pourrez constater que mon parallélisme entre les deux questionnements "d'où viennent les enfants?" et "d'où viennent les psychanalystes?" tient toujours. Car, ce puisqu'il s'agit d'un enfant qui porte le nom d'une famille dont je vais vous raconter l'histoire, dites-vous bien qu'il pourrait tout aussi bien s'agir de l'inconscient, qui, bien sûr, a des parents lui aussi. A cet enfant, les parents voudraient pouvoir transmettre un héritage que plusieurs familles vont se disputer; car vous savez bien que les problèmes de légitimité sévissent plus que jamais parmi les psychanalystes.

Vous voyez donc que nous retrouvons ainsi les querelles, peut-être même la situation de guerre à travers laquelle se répand le discours analytique, une transmission qui comme par hasard ne se fait pas de façon paisible, mais toujours dans l'allégation d'illégitimité, d'imposture, de déformation, etc., certains alléguant que tels autres ont tué l'inconscient, et tels autres qu'ils s'arrogent le droit de lui faire dire des choses qui ne sont nécessairement pas vraies, puisqu'ils ne sont pas légitimes, etc Pensez à tout cela, en suivant ce que je vais vous raconter, qui sera peut-être d'un abord plus aisé à entendre, puisqu'il s'agit d'une histoire. Vous verrez que c'est une histoire assez renversante et pas si aisée à supporter, même quand on la lit.

Il s'agit du texte: "*La Famille Schroffenstein*" de HEINRICH von KLEIST, traduit de l'allemand par Eloi Recoing et Ruth Orthmann, aux Éditions Actes Sud Papiers.

Le rideau se lève. Nous sommes à Rossitz, dans une église dans laquelle est dressé le cercueil d'un enfant. Nous sommes à la fin de la cérémonie, c'est la communion. Voilà ce que dit RUPERT, le père de l'enfant mort, et celui qui se présente comme le roi à Rossitz.

"RUPERT. Vengeance! Sur l'hostie, je le jure, vengeance! - Contre la maison de Sylvester, comte de Schroffenstein".

Or lui-même est un Schroffenstein, à Rossitz. Les autres Schroffenstein sont de l'autre côté du lac, à Warwand. Sur l'hostie, il communique dans la vengeance.

"A toi mon fils".

Il y a un autre fils OTTOKAR. La famille Schroffenstein peut garder l'héritage.

"OTTOKAR. Mon cœur - Porte à tire d'aile ta malédiction vers Dieu. - Je jure vengeance, tout comme toi.

- RUPERT. Le nom, - Mon fils, nomme le nom.

- OTTOKAR. Vengeance, je le jure, - Contre Sylvester Schroffenstein

On en vient à la femme: Eustache (Drôle de nom pour une femme!).

- "EUSTACHE. Épargne-moi, - Je suis une femme

- RUPERT. Et la mère du mort aussi.

- EUSTACHE. O Dieu! Une femme, comment pourrait-elle se venger?

- RUPERT. Je le sais, Eustache, les hommes sont les vengeurs - Et vous êtes les pleureuses de la nature. - Mais qu'on ne me parle plus de nature."

On le voit, la nature elle-même est à subvertir par la haine.

"C'est une fable aimable et charmante de l'enfance, - Racontée à l'humanité par les poètes, ses nourrices. - Confiance, innocence, fidélité, amour, - Religion, crainte des dieux, cela n'a pas plus d'existence - Qu'un animal doué de parole. - Même le lien - Sacré du sang s'est déchiré, - Et des cousins, et les enfants d'un même père, visent - De leurs poignards, visent leurs poitrines. - Oui, vois, l'ultime sentiment humain, - Pour l'être au berceau, s'est éteint - on raconte que des louves ont allaité des enfants, - Que des lions ont épargné l'unique progéniture - D'une mère. J'attends qu'un ours - Prenne la place d'un oncle pour Ottokar. - Et parce que ainsi tout s'est transformé, que les hommes - Ont échangé leur nature avec les bêtes, il faut - Que la femme aussi change la sienne - qu'elle chasse - De son cœur le joyau amour qui n'est pas de mise - Pour y mettre la pacotille, la haine."

Vous voyez la force d'un tel texte. Je dois dire qu'étant donné les choses qui se passent non loin de chez nous, on ne peut pas dire que ça nous laisse indifférents. Donc, un messenger est constitué, qui s'appelle Aldöbern. Le message qu'on lui confie n'est pas un petit message déclarant officiellement la guerre, mais : "Dis que j'ai soif de son sang et du sang de son enfant.". Vous voyez quelle entrée en matière! On n'y va pas avec le dos de la cuillère, c'est le cas de le dire. La cuillère en question est plutôt celle des sorcières.

Il y a sur scène un personnage, qui comme toujours nous représente, nous public. Ce personnage s'appelle Jérónimus. Il tombe de son haut, ne comprend pas. Surtout, il ne comprend pas qu'on puisse attribuer à Sylvester Schroffenstein de telles vilénies, parce qu'il lui fait confiance, qu'il a même demandé la main de sa fille.

Il se trouve qu'il a aussi des amis dans cette église à Rossitz. Il est très étonné de voir ce qui se passe. Il est aussi un ami du fils de la maison, Ottokar. Il demande: comment est-ce possible?

"JÉRONIMUS. Qu'est-ce que tu veux dire?

- OTTOKAR. Je veux dire

- JERONIMUS. Tu veux dire que puisqu'un poisson rare se montre, - Qui par malheur ne se nourrit que de charogne, - Je mettrais à mort mon honneur de chevalier - Et me servirais de ce cadavre comme appât - A la pêche de mes désirs.

- OTTOKAR. Parlons clair, Jérôme! - Dieu nous a donné ce bonheur rare de reconnaître - la cohorte de nos ennemis, facilement, sans ambiguïté, - Comme un chiffre rond. Warwand, - Tout tient dans ce mot comme du poison dans une boîte, - Et maintenant que tout presse, il n'est plus vraiment temps - De finasser, d'extraire à grand peine le jus - D'un petit grain d'ambiguïté; aussi soyons brefs - Et disons: tu es de Warwand.

- JERONIMUS. Sur ma foi, oui, vous avez raison. Jamais - Jusque-là je n'avais eu à choisir entre vous et eux; - Mais si je dois me décider, si les choses en sont là, - Je le fais sur le champ. Oui, vois, - J'irai par tous les châteaux dans la montagne, - J'y ferai naître la révolte dans chaque cœur, j'armerai, - Là où je le trouve, le sentiment de la justice, - Pour venger cet homme insolemment calomnié.

- OTTOKAR. Le sentiment - De la justice! O faux-monnayeur des sentiments! - Pas un seul ne sera trompé par la brillance du semblant; - A la façon dont cela sonne ils s'en apercevront, - Et ils cloueront tes paroles à leur porte - En guise d'avertissement.() -Si je le croyais

innocent, peux-tu t'imaginer - Que je ne combattrais pas à ses côtés - Même contre mon propre père?"

Donc, il y a, c'est important dans cette histoire, deux générations, celle des pères, vous avez entendu la force qu'elle peut déployer, et celle des fils, des enfants.

Ce dialogue entre Jérónimus et Ottokar se termine à l'aigre

"JÉRONIMUS. Ottokar! - Qu'est-ce que tu t'imagines?"

- OTTOKAR. Si tu veux le savoir, - Penche-toi sur ce cercueil."

Mais est-ce qu'un cercueil peut parler? Il retourne dans l'église et va interroger le bedeau, qui lui explique "qu'il y a deux maisons parentes, les Schroffenstein régnant à Rossitz où l'on se trouve, et ceux exerçant le pouvoir à Warwand. Or il existe un contrat de mariage stipulant que, si l'une des branches s'éteignait totalement, la totalité de son avoir reviendrait à l'autre". Jusqu'ici, il n'y a vraiment rien de plus banal qu'un pareil contrat. Il se trouve cependant que c'est la grille d'interprétation que propose le droit, qui est d'emblée érigée en rempart contre les faits et en cause de guerre. Vous voyez donc que le droit, la loi sont, d'une certaine façon, ce qui attise le désir. A quoi sert le droit, si ce n'est à indiquer où peut être la transgression? A cause de ce contrat, de fortes présomptions peuvent aller dans le sens d'un meurtre et d'une identification du meurtrier, comme étant l'oncle de cet enfant. Jérónimus ne se le tient pas pour dit et cherche à savoir le vrai.

"JÉRONIMUS. Qui te l'a dit?"

- LE BEDEAU. Il y a vingt ans de cela - je ne peux plus le dire avec certitude. - Depuis ce temps-là, Sylvester a toujours louché sur notre comté.

- JERONIMUS. Il a fait cela!

- LE BEDEAU. Et toutes le.: fois qu'un gentilhomme est né dans la maison de notre maître, il aurait, dit-on, pâli.

- JERONIMUS. Vraiment?

- LE BEDEAU. Et puis comme les deux bambins fleurissaient comme des peupliers, toute attente et patience devenaient inutiles. Bref, il a pris une hache et a, pour commencer, abattu celui qui est ici dans le cercueil, le plus jeune âgé de neuf ans.

- JERONIMUS. Eh bien, raconte, comment cela s'est passé?

- LE BEDEAU. Imagine-toi que tu es le comte Rupert, notre seigneur, et que tu te promènes un soir, loin de Rossitz, dans la montagne; (...) que tu y trouves ton enfant, abattu, et à côté de lui deux hommes avec des couteaux sanglants, des hommes, je te le dis, de Warwand. De fureur, tu tirerais l'épée et les exterminerais tous les deux.

- JERONIMUS. Rupert a-t-il agi ainsi?

- LE BEDEAU. L'un des deux hommes a survécu Et celui-là l'a avoué.

- JERONIMUS. Avoué?

- LE BEDEAU. Oui monsieur, il l'a tout simplement avoué.

- JERONIMUS. Qu'est-ce qu'il a avoué?

- LE BEDEAU. Que son maître Sylvester - L'avait soudoyé pour le meurtre, et payé.

- JERONIMUS. L'as-tu entendu? de sa bouche?

- LE BEDEAU. Monsieur, - Je l'ai entendu de sa bouche et toute la Paroisse avec moi .

- JERONIMUS. C'est diabolique! Raconte-moi tout précisément. - Parle, comment l'a-t-il

avoué?

- *LE BEDEAU. Sous la torture.*

- *JERONIMUS. Sous la torture? dis-moi ses paroles.*

- *LE BEDEAU. Monsieur, je ne les ai pas bien entendues sauf une. - Il y avait une telle foule sur la place du marché - Où on le torturait, qu'on entendait - A peine ses hurlements.*

- *JERONIMUS. Sauf une, as-tu dit; - Dis-moi cette unique parole.*

- *LE BEDEAU. L'unique parole, monsieur, était: Sylvester.*

- *JERONIMUS. Sylvester- et puis, quoi d'autre?*

- *LE BEDEAU. Monsieur, rien d'autre, car il est décédé - Après avoir avoué."*

Vous voyez comment se fabrique une rumeur. Vraiment, je trouve que c'est une pièce absolument étonnante, ne serait-ce qu'à cause de cette scène qui montre comment on peut faire dire n'importe quoi à quelqu'un sous la torture et comment petit à petit la croyance s'installe. Pour peu qu'on ait envie de croire, on y croit; avec ce genre de fabrication, c'est couru d'avance.

"- JÉRONIMUS. Ah? Et tu ne sais rien d'autre?

- LE BEDEAU. Monsieur, rien."

Vous voyez bien qu'en tous les cas, on a véritablement affaire à quelque chose qui peut s'appeler élaboration secondaire, puisque chaque fois que la croyance s'empare d'un matériau, comme c'est le cas avec le nom de Sylvester prononcé sous la torture, elle est le maître du jeu : la phrase aurait très bien pu être: Sylvester est innocent de ce crime; mais la phrase s'est arrêtée à: Sylvester, et Sylvester est donc interprété comme étant l'auteur du crime...

La plupart du temps, lorsqu'il y a mort d'enfant, on s'adresse, de nos jours, à la science. La science est

pour colmater, si possible, le trou dans lequel pourrait s'engouffrer la croyance. Il faut absolument que le médecin contresigne un acte de décès en bonne et due forme. Or même quand on connaît la cause médicale, on sait à quel point l'enfant n'est jamais mort de ce qui est médicalement attesté, parce que c'est aussi un enfant de l'inconscient qui ne connaît pas la mort, ce qui permet de comprendre à quel point un enfant mort continue de vivre dans le cœur de sa mère, de son père, de ses frères, de ses sœurs, quelle que soit la vérité scientifique de sa mort.

Cependant dans cette pièce il n'y a pas uniquement la mort, il y a aussi l'amour, puisque nous avons affaire à deux autres personnages tout à fait intéressants. Johann est le fils naturel de Rupert, le père d'Ottokar; il est donc un demi-frère d'Ottokar. Ce Johann a fait une chute de cheval lors d'une chasse. Il a perdu son sang, il s'est évanoui. Il a été sauvé par une jeune fille qu'il a vue nue en train de se baigner dans la rivière, avant de s'évanouir. L'image de cette jeune fille va rester gravée dans son souvenir, d'autant qu'il a gardé son écharpe. Or il se trouve qu'Ottokar a aussi rencontré cette jeune fille; et voici le dialogue qu'il a avec Johann à son propos:

"- OTTOKAR: " Qui donc t'a sauvé?

- JOHANN : qui, demandes-tu? Ah, - Faut-il le dire d'un mot ? - Je ne peux pas le dire comme je le pense, - C'était une jeune fille nue"

- OTTOKAR : Comment? Nue?

- JOHANN : *Pure, rayonnante, comme une déesse - Sortant du bain. Je l'ai seulement vue - Fuyante dans sa beauté - Car lorsque mes yeux recouvrèrent la lumière, - Elle se couvrait.*
- OTTOKAR : *Et puis ?*
- JOHANN: *Ah, c'était comme un ange, - Désormais vêtu qui s'avançait vers moi - Car elle accomplit l'office des anges, - Releva d'abord mon corps, ensuite délia rapidement - Le voile qu'elle portait sur la tête - Pour endiguer le fleuve de mon sang.*
- OTTOKAR: *O bienheureux !*
- JOHANN: *J'étais assis immobile - Comme une colombe dans la main d'un enfant.*
- OTTOKAR: *Et elle ne parlait pas ?*
- JOHANN: *C'étaient comme des sons de cloches- - Elle m'a demandé, toujours affairée, - Qui j'étais ? D'où je venais ? - Et s'effraya vivement quand elle apprit que j'étais - De Rossitz.*
- OTTOKAR: *Comment? Et pourquoi ?*
- JOHANN: *Dieu sait. - Toujours est-il qu'elle acheva rapidement son office, - me laissa le voile et disparut.*
- OTTOKAR : *Et n'a-t-elle pas dit son nom ?*
- JOHANN : *Ni prière ni :supplique - N'ont pu l'y contraindre."*

Cette dernière question, Ottokar la pose seulement pour avoir la confirmation de ce qu'il craint, à savoir que son demi-frère est amoureux de la même femme. Il sait aussi fort bien que Jérónimus a déjà demandé sa main; mais ce dont il ne veut apparemment rien savoir, c'est que cette jeune fille s'appelle Agnès et qu'il ne s'agit de personne d'autre que de la fille de Sylvester. Et, on le comprend à présent, la pièce de Kleist devient ainsi un remake de Roméo et Juliette, à ceci près que la fiction de Kleist a donné un tour d'écrou supplémentaire à celle de Shakespeare, dans la mesure où les familles antagonistes portent le même nom et se disputent le même héritage. Or, je le souligne au passage, cette situation concerne bien évidemment ce qui se passe dans le domaine de la psychanalyse où des personnes d'une même famille se disputent l'héritage du même nom.

Au terme de ce premier parcours, je voudrais cependant pointer un des intérêts principaux de cette lecture, pour la question qui nous occupe. Ce que la pièce de Kleist donne principalement à voir, c'est le fait qu'une croyance, ça se retourne. L'intrigue est, en effet, articulée principalement autour de l'événement de ce retournement, qu'il soit souhaité ou obtenu, par des paroles ou par des faits. Le premier acte pourrait ainsi être résumé comme étant le récit du retournement de la croyance de Jérónimus en l'innocence de Sylvester. Quant à l'amour que se portent Agnès et Ottokar, il va principalement leur servir à retourner leur croyance en la culpabilité de leur parents respectifs touchant la mort de leur frère.

Car si l'on passe de l'autre côté du Lac et si l'on se rend à Warwand, on rencontre la même situation : un enfant est mort et sa mère, cette fois, plutôt que son père, est, elle aussi, persuadée de ce que cet enfant, Philippe, a été tué, et par les Schroffenstein de Rossitz. Voici comment ce doute se réfracte dans l'esprit d'Agnès, rendant son deuil tout aussi impossible. Elle est en conciliabule avec son grand-père aveugle, Sylvius, qui a laissé le trône à son fils: Sylvester.

"- SYLVIUS : *Tu pleures ?*

- AGNES : *Je sais bien que le révérend me gronderait - Mais je crois qu'il ne comprend pas. Car vois-tu, - Tout comme je ris sans le vouloir si quelqu'un - Se montre ridicule, je dois pleurer - Si quelqu'un meurt.*

- SYLVIUS : *Pourquoi donc, selon le révérend, - Ne dois-tu pas pleurer?*
- AGNES : *Il dit qu'il est bien là où il est.*
- SYLVIUS : *Le crois-tu ?*
- AGNES : *Il est certain que le révérend doit s'y connaître, Mais je crois qu'il ne dit pas tout e sa pensée. - Car Philippe se sentait bien ici, comment pouvait-il - En être autrement ? Nous l'aimions, il était près de nous. - Maintenant ils l'ont couché dans la tombe - Ah, c'est atroce Certes le révérend dit - qu'il n'est pas dans la tombe. - ou pou le dire - Exactement, qu'il est dans la tombe certes, mais - Ah, - Je ne peux pas te le répéter. Qu'importe, - Je le vois où il est, à la bosse que fait la terre. Car - D'où viendrait cette bosse?*
- SYLVIUS : *Juste! Très juste! - Agnès, le révérend a tout de même raison. Je le crois Avec confiance.*
- AGNES : *Avec confiance ? Voilà qui est - Étrange. Alors, ou peut-être bien - Qu'il en est autrement. Car d'où viendrait la confiance?*
- SYLVIUS : *Comment veux-tu t'y prendre, Agnès?*
- AGNES : *Que veux-tu dire?*
- SYLVIUS : *Je veux dire, comment y croire?*
- AGNES : *Il me faut d'abord apprendre, père.*
- SYLVIUS : *Comment ? Tu n'as pas fait - Ta confirmation? Dis, quel âge as-tu donc ?"*

Ce texte a beaucoup à nous apprendre. En tant que dialogue entre un aveugle et une quasi-enfant, il démontre d'abord très bien à quel point la croyance et le savoir se juxtaposent sans jamais s'annuler, à telle enseigne que le mot lui-même de "confirmation" prend dans ce contexte une tout autre signification : aucune confirmation ne vient corroborer une croyance avec du savoir, c'est plutôt la croyance individuelle qui doit être confirmée par la norme d'une croyance collective qui la transmute en Foi; la confirmation religieuse vient mettre un terme à tous les doutes métaphysiques de l'enfance, en tant qu'elle intime au sujet de renoncer à croire par lui-même pour s'engager à croire en une croyance qui est celle de l'Église et qui le dispense de toute méfiance.

Seul un savoir, prétendument octroyé par Dieu, peut permettre à Agnès, dans le contexte de méfiance où elle est élevée, de faire le deuil de son frère; mais il faut constater qu'elle n'y parvient pas vraiment malgré tous les appels à la confiance que lui prodigue son grand-père. C'est que de l'autre côté du lac, à Warwand, sévit depuis longtemps une maladie qui est pour le moins diagnostiquée comme telle. Voici ce qu'en pense Sylvester, accusant sa femme d'être à l'origine d'une rumeur:

"SYLVESTER: Qu'est-ce que cela signifie ? Je m'étonne - O par le ciel, Gertrude, la fautive c'est toi ! La méfiance est une maladie noire de l'âme - Et pour l'œil malade, tout, même l'innocent et pur, revêt - Le costume de l'enfer. - Il noue subtilement l'insignifiant, le commun, - L'absolument quotidien, comme on le ferait - De fils dispersés pour constituer une image - Qui nous jette dans l'effroi par ses formes horribles. - Gertrude, c'est une chose très grave. - (...) La populace, ce petit sansonnet, ce - Miroir déformant de la rumeur à qui tu jettes la braise, - Tel un insecte s'en saisit et porte par jeu - Le feu sur les toits du voisin."

On le voit, s'agissant de la constitution de cette "image" engendrée par cette "maladie noire de l'âme", Kleist trouve lui-même aussi des images saisissantes. Il est surtout intéressant de constater que le mécanisme de cette formation est décrit exactement et avant la lettre dans

les termes dont Freud se sert pour parler de "l'élaboration secondaire" dans le rêve. Je ne saurais quant à moi trop insister sur la nécessité de pouvoir repérer dans une analyse le moment décisif où une méfiance s'est installée dans le sujet, la plupart du temps à propos d'une parole qu'un enfant a dû trouver mensongère, comme c'est souvent le cas lors de l'événement d'une naissance ou d'une mort. Cela a des incidences que seul le silence de l'analyste peut parvenir à contrer; car, s'il parlait, s'il s'essayait à vouloir à son tour contrer la croyance avec l'invocation de je ne sais quel fait, tout le processus risquerait d'en pâtir ou de verser lui-même dans la continuation de cette paranoïa de base du sujet humain, encore renforcée et systématisée dans l'analyse où, par définition, l'on n'a plus affaire qu'à des paroles.

C'est en tout cas un lieu où la croyance et le couple confiance/méfiance sont nécessairement ajoints ou très difficilement distingués, tout du moins par l'analysant, les choses, côté analyste, étant encore compliquées par le statut qu'il réserve lui-même à la théorie, puisqu'il ne peut toujours éviter de se laisser prendre à son ingrédient de croyance, quand l'analysant obnubile à ses yeux le savoir qu'elle comporte aussi.

C'est en tous les cas à cette distinction à faire entre confiance et croyance que les enfants des deux couples royaux, Agnès et Ottokar, ont comme nécessairement à se confronter, dans la mesure où ils sentent confusément que c'est à la croyance qu'est imputable l'antagonisme entre leurs familles, mais où ils ne sont pas encore prêts à faire le sacrifice de cette croyance, car cela entraînerait que la confiance elle-même dont bénéficient leurs parents se transforme en méfiance, une implication qu'ils ne sont pas encore capables d'envisager.

Car ce n'est pas seulement à un retournement de sa croyance qu'Ottokar nous fait assister : son amour pour Agnès lui rend le désir de savoir, ce qui l'amène à essayer de déterminer dans quelles conditions effectives a eu lieu la mort de son frère; et il se rend pour cela dans la montagne, à l'emplacement où l'on avait retrouvé son corps, essayant de trouver une solution à l'anomalie dont il s'avise pour le coup et qui est que les deux petits doigts du cadavre avaient été mystérieusement amputés. Il découvre ainsi une jeune fille en train de prononcer des incantations sur une marmite où bout quelque chose; et il apprend que cette marmite contient précisément le petit doigt gauche d'un enfant mort.

Et voici le récit que lui fait Barnabé (encore un drôle de nom pour une jeune fille!) :

"Nous cherchions des herbes - Dans la montagne, près de la rivière qui traverse le bois, - Quand l'eau nous a poussé vers la rive un enfant noyé. Là-dessus, nous l'avons tiré hors de l'eau, - Nous nous sommes donné beaucoup de peine - Pour le pauvre vermisseau ; rien n'y a fait, il est resté mort. - Là-dessus, ma mère qui en sait long, - A coupé un petit doigt à l'enfant ; - Car celui-là fait plus de bien après la mort - Que toute la main d'un qui aurait grandi ne peut le faire Dans une vie. Pourquoi es-tu songeur? A quoi penses-tu ?

- OTTOKAR: A Dieu .

- Raconte encore davantage. Toi et ta mère, - Il n'y avait personne d'autre avec vous? -

- BARNABÉ : Absolument personne.

- OTTOKAR Comment?

- BARNABÉ: Comme nous avons fini de détacher le doigt, - Deux hommes de Warwand alors sont venus - Qui ont voulu détacher celui de la main droite. - Mais ce doigt-là n'est bon à rien ; nous avons filé. - Et après je ne sais rien de plus."

On ne saurait être plus explicite, et pour ce qui est de la démonstration de ce qu'est la

genèse d'un fétiche (une partie, donc, rendue plus forte que le tout, pourvu que ce soit après la mort), et pour ce qui est de la révélation d'un savoir, susceptible, en lui-même et par lui-même, pense-t-on, mais à tort, de ruiner une croyance. En ce qui regarde Ottokar, l'affaire est entendue. Mais toute la question est de savoir, au point où en sont les choses, si ce fils peut d'aucune façon se servir de cette parcelle de vérité pour démolir la croyance de son père et arrêter ainsi la volonté de meurtre qui l'anime. Vous lirez, je pense, cette pièce, pour constater à quel point il n'en est rien et quel est son dénouement, assurément effroyable. Je ne vous en dis pas davantage pour vous pousser à aller y voir par vous même.

En revanche, cette petite scène nous décrit on ne peut plus clairement le moyen d'en user avec les croyances dans le cours d'une analyse; les confronter avec une autre croyance, si possible plus frustrante et grossière, qui dévoile au sujet de quelle étoffe est fait son discours, de telle sorte qu'il lui, apparaisse comme coupé le même tissu et que cela l'incite à rechercher le corps même des faits sous l'habit; et pour ce qui est de cette croyance plus frustrante, un psychanalyste n'a pas à chercher loin : n'a-t-il pas à sa disposition tout l'arsenal des attentes et espérances de l'inconscient qui, comme chacun sait, plonge ses racines dans l'archaïque et l'infantile.

Dans cet ordre d'idées, je voudrais en tout cas souligner qu'il est tout aussi facile de fabriquer un fétiche à partir des croyances qu'inspire le corps d'un enfant, lorsqu'il est frappé par la mort, que de le créer, comme le remarque Freud, à partir de la croyance que se donnent les enfants à cause de l'horreur que leur inspire la castration du corps de leur mère. La structure de l'opération est la même en tout cas. La seule différence réside dans le fait qu'un fétiche pour soutenir le désir érotique doit rester secret et intransmissible, alors que les fétiches pour soutenir le désir de survivre peuvent fort bien se transmettre.

Et quand il s'agit du désir de tuer, pour préserver un narcissisme, on sait bien que la croyance ne se contente pas toujours de paroles et d'incantations. Le fanatisme, c'est-à-dire, une croyance devenue totalitaire et univoque, ne craint pas de profaner les morts et de déterrer les cadavres...

Il est temps de conclure. Je voudrais le faire en revenant au parallélisme que j'ai tracé entre la question: d'où viennent les enfants ? et celle : d'où viennent les psychanalystes? Car il va sans dire que le corps du psychanalyste est, lui aussi, éminemment susceptible de favoriser la création de fétiches. Ceux-ci, dans la meilleure des hypothèses, resteront des créations éphémères et transitoires, car l'analyse met à rude épreuve les croyances du sujet qui essaye de la sorte d'en préserver un morceau. Il faut bien cependant qu'il finisse par s'en passer, toute croyance ayant pour destin, dès que la règle s'en empare, de passer en supposition; le transfert, en tant que laboratoire où les croyances se focalisent sur une personne sert ainsi de curseur au travail qui va consister à les confronter le plus systématiquement à des croyances plus anciennes sans avoir, pour finir, d'autre butée que la mise en déchéance du psychanalyste en tant que tel.

Mais est-ce toujours si facile à supporter au bout du compte? Et n'est-ce pas de cette façon que les psychanalystes se retrouvent agglutinés dans des associations qui leur sauvent un tant soit peu la mise ? Et à quoi s'emploient-elles donc alors? A maintenir la transmission d'une certaine théorie de l'inconscient assurément, mais non sans devoir pour cela découper sur le corps de cet enfant-là un fétiche qu'ils se repassent entre eux. Il s'en suit alors tout naturellement que cet enfant se retrouve dans la position de pouvoir être tué et que l'association d'en face vous en accusera à tous les coups pour pouvoir s'appropriier son héritage.

La question est bien là: si l'inconscient est à la place de cet enfant, faut-il néanmoins devoir lui trouver des parents? Ou faut-il que les sociétés analytiques se constituent sur le modèle plus ou moins généalogique d'une famille? Car, s'il en est ainsi, pourquoi s'étonner de ce que ces familles soient toujours en guerre, en s'imputant le meurtre de cet enfant qui est seul garant de leur héritage?

Tout se passe en tout cas comme si les conflits dans ce domaine (qui est théorique, mais dans le sens que j'ai souligné d'une théorie qui reste un mixte de savoir et de croyance) ne pouvaient se régler que dans la scissiparité. Or une scission n'est-elle pas un temps fort, un moment fécond qui pourrait, s'il était travaillé, donner des aperçus non négligeables sur la puissance de la croyance jusque dans le champ de la psychanalyse?

C'est ce qu'il m'importait de démontrer.

J. NASSIF

P.S. Ce compte-rendu a dû être partiellement rédigé par mes soins à cause d'une panne de magnétophone à partir de mon plan et de notes qu'on m'a communiquées. Il ne m'est donc pas possible de donner un aperçu de la discussion qui était tout à fait intéressante. Il me revient cependant que j'ai été amené à donner une réponse à Daniel Debt à propos d'un exemple clinique: Tout ce que je viens de dire ne tient que tant que la forclusion ne vient pas faire trou dans le savoir. Car le mot de "croyance" n'a pas la même signification dans un contexte où il y a de la psychose. Le sujet psychotique n'est pas du tout quelqu'un qui se présente comme un croyant. Son discours, c'est de la pensée, non de la croyance. Mais le trou que dévoile cette pensée fait que le tiers se rue sur l'échappatoire de la croyance pour le supporter. Ce que dit un psychotique ne passe en croyance que chez le tiers. Ce sont les psychiatres qui parlent de "croyances délirantes".

Avec de tels sujets, un psychanalyste doit donc plus que jamais s'abstenir de faire appel à la moindre croyance et tenter, s'il le peut, de faire apparaître la vertu de la supposition, du supposer.